

# DISPARU DES QUAIS

Frédéric Jésus

*«Ce que je trouve m'apprend ce que je cherche.»*

Pablo Picasso

Par une belle matinée nuageuse de novembre, Joseph Boisseau stationne sa deux-chevaux hybride de fonction sur le parking de la gare de Châteauguéré. Les rares gouttes de pluie éclatant sur les dalles du parvis ne méritent pas l'ouverture de son fidèle parapluie, de fonction lui aussi, d'ailleurs resté pendu à une patère du commissariat. Au sommet de la façade néogothique de la gare, l'horloge électronique, manifestement en panne, indique depuis longtemps huit heures cinquante-trois. La montre de Boisseau, active et vigoureuse, semble être du même avis, et cette concordance est de bon aloi pour un rendez-vous fixé à neuf heures précises avec Lionel Bertoux, le chef de gare. Les agents ferroviaires sont réputés apprécier la ponctualité, y compris celle des trains en retard. Mieux vaut donc s'assurer la mansuétude de cet homme qui a un peu grogné la veille au téléphone quand, après avoir fait état d'un mandat du Procureur, Boisseau lui a annoncé sa visite. Et ceci dans le cadre d'une enquête préalable pour « disparition de mineur » diligentée par le juge d'instruction.

- « Je n'ai pas pour habitude d'être requis de la sorte par la police. Et mes vidéos moins encore mises à contribution. »

- « Nous n'avons pas le choix », avait objecté Boisseau. « Ni vous, ni moi. Auriez-vous préféré que je vous convoque dans mon bureau ? »

- « Tu peux me tutoyer », avait rétorqué Bertoux. « Tu es peut-être inspecteur de police mais, après tout, je suis aussi ton grand-père. »

- « Non. C'est comme l'alcool. Je ne tutoie personne dans l'exercice de mes fonctions. »

- « Bla-bla-bla », avait encore grommelé Bertoux avant d'accepter le rendez-vous. A défaut du vouvoiement.

Parvenu dans le hall de la gare, Boisseau consulte pour la forme le grand tableau où, chaque jour, sont inscrits à la craie, à gauche, les horaires des trains à l'arrivée et, à droite, ceux des trains au départ. Il vérifie que, comme tous les matins en semaine, le Paris-Toulouse marque un arrêt à Châteauguéré à 10h47 et le Toulouse-Paris à 10h51, sur des quais adjacents. Il en résulte, se dit-il en souriant, qu'un voyageur ayant oublié à Paris sa brosse à dent ou un dossier important – ou même, pourquoi pas, un enfant – peut toujours retourner l'y chercher. Pour un toulousain, l'opportunité est plus incertaine, pour ne pas dire acrobatique. Eternel privilège des parisiens dans ce pays jacobin que reste la France ! Sans portée immédiate pour son enquête – mais sait-on jamais ? –, cette considération géopolitique occupe, pendant qu'il grimpe l'escalier menant aux locaux administratifs, les quelques minutes qui le séparent de son entrevue avec Bertoux.

Les lattes du parquet sans âge, ignoré par la cire, qui prolongent le palier sur la droite en un sombre couloir sans fin ont quelque chose de familier pour Joseph Boisseau. Il ne saurait se souvenir pour

autant de la dernière fois où, ému et impressionné par l'univers ferroviaire, il est venu rendre visite à son grand-père, puiser à sa connaissance infinie des dernières locomotives mises en service, succomber à sa passion contagieuse pour celles-ci. Aussi, quoiqu'il s'en défende, est-ce quelque peu songeur qu'il toque trois coups sur la vitre opaque, marquée des mots « Chef de gare », qui occupe le tiers supérieur de la porte du bureau. Celle-ci s'ouvre aussitôt sur la silhouette affable et massive de Lionel Bertoux. Sous sa casquette réglementaire, l'homme à la trentaine bien avancée affiche un visage souriant mais tout en pointes, barré d'une longue ride précoce au milieu du front. Son corps, épaissi par la pratique de la musculation et par un embonpoint naissant, constitue une menace pour les coutures de son uniforme vert billard. L'ensemble atteint le mètre quatre-vingt-dix et se penche vers le longiligne et presque chauve Boisseau comme pour l'embrasser.

- « A la bonne heure, toi au moins tu es à l'heure ! », l'accueille-t-il en finissant par serrer la main professionnelle que Boisseau a préféré lui tendre. « Oui, je veux dire : 'vous êtes à l'heure', bien sûr ! Ton adjoint, enfin votre adjoint, n'a pas cette délicatesse. Il faudra songer à la lui inculquer, fiston ! Il est déjà ici depuis au moins dix minutes. Mais entre, ou plutôt : entrez donc ! »

En effet, assis en bout de chaise dans un recoin éloigné du bureau, Hocine Marzouki sirote un café, l'air comme toujours perplexe et lunatique. De sa main libre, il se gratte la nuque tout en contemplant, sur sa gauche, le mur d'étagères chargé de registres, de dossiers, de piles d'imprimés et d'une collection complète de « *La vie du rail* ».

- « Salut, Hocine. Toujours aux avant-postes, à ce que je vois ! », sourit Boisseau.  
 - « Bonjour, inspecteur Joseph. C'est l'horloge numérique de la gare qui... »  
 - « Bon, l'incident est clos », l'interrompt Bertoux. « Un café, inspecteur Joseph ? », ajoute-t-il, goguenard, en lui désignant une autre chaise de la main.  
 - « Volontiers », répond celui-ci. Et, comme il va s'asseoir, les vingt centimètres de moins qu'il accuse en passant devant son chef de gare de grand-père lui confèrent un air plus juvénile encore que ne l'admettent leurs états-civils.

Boisseau porte pourtant beau avec sa mèche blonde, son collier de barbe et ses yeux gris-bleu qui s'essayaient de temps à autre, malgré la légère myopie qui les fait se plisser, à se montrer perçants, à exprimer la détermination et l'incorruptibilité. Mais il est encore trop filiforme sous son impeccable tenue de flic en civil, et trop intimidé de devoir assumer, désormais sans uniforme, ses récentes fonctions d'inspecteur pour adopter d'emblée une posture féroce ou cynique. Moins encore en se voyant flanqué de ce Marzouki, frisé comme un boxeur, déjà grisonnant, la bonhomie sur pattes, *addict* aux procédures et toujours enclin à trouver des circonstances atténuantes – une enfance tragique, des dettes de jeu une famille à nourrir, etc. – même aux plus récidivistes des braqueurs-voleurs-*dealers* du district.

Comme à l'accoutumée, le café de Bertoux a la force d'y faire se cabrer les petites cuillères. Ce que Marzouki semble apprécier, pendant que Boisseau s'efforce quant à lui de se montrer imperturbable de la première à la dernière gorgée.

- « Allons doit au but, si vous le voulez bien – et si je peux me permettre le pluriel », se lance Bertoux en prenant place derrière son bureau et en ôtant sa casquette. « Qu'y a-t-il donc pour votre service ? Je viens déjà de mettre à niveau le sous-inspecteur Hocine en lui expliquant le maniement d'une règle à calcul. Il semble en être resté à celui des applis de son téléphone. Moi je me sers encore de celle de mon grand-père. Lui en faisait un usage virtuose, sur sa fin de carrière cheminote

dans les bureaux de la Gare de l'Est. Après quoi il a tenu à me la léguer, avec sa housse découpée dans le mauvais drap râpeux 'bleu horizon' de sa vareuse de poilu de la Grande Guerre. Mais on s'éloigne sans doute du motif de votre visite. »

- « Sait-on jamais ? », relève Boisseau, soudain songeur.

- « Sait-on jamais ? », confirme Marzouki en se levant, souple et râblé, pour aller poser sa tasse près de la cafetière.

- « Un autre café ? », propose Bertoux avec l'air de ne pas s'impatienter mais de s'impatienter quand même. Marzouki accepte. Boisseau décline et enchaîne.

- « Voici. Un enfant a disparu. Ou aurait disparu. Hier, en fin de matinée, un appel anonyme et masculin nous l'a signalé, ainsi que son sexe – un garçon – et son âge approximatif – six ou sept ans. Mais il n'a livré ni son nom, ni son prénom, ni aucune autre précision à son sujet. Le tout s'avère aussi bref et flou que possible, s'agissant notamment de l'identité de l'appelant. Moins d'une heure plus tard, nouvel appel anonyme : une voix de femme, cette fois, nous alerte dans les mêmes termes et sans nous fournir plus d'informations sur l'identité de l'enfant. Le Code de procédure pénale nous fait obligation, en l'espèce, de prévenir le Parquet et de lancer sitôt fait un dispositif de recherche de l'enfant. De ses parents, aussi. De son école, le moment venu. »

- « Fort bien. Fort triste et fort préoccupant. Mais en quoi suis-je concerné ? »

- « C'est que nos deux informateurs anonymes... », commence Marzouki.

- « Les parents, peut-être, justement ? », suggère Bertoux comme pour manifester son intérêt.

- « Ça, c'est à nous de le découvrir », tempère sèchement Boisseau. « Ce qui vous concerne, en revanche, se résume en ceci : bien que peu diserts, nos deux 'lanceurs d'alerte', comme on disait jadis, ont tenu à faire état des mêmes lieux et heures de disparition de l'enfant : hier matin, donc, vers les onze heures. Et, tenez-vous bien : en gare de Châteauguéré ! »

- « Je vois. En fait, non, je ne vois rien de plus. Je veux bien consulter de nouveau notre registre intranet de liaison. Tous les agents, moi compris, y consignent, depuis leurs portables, les événements observés, les incidents survenus, les anomalies de fonctionnement, les altercations avec ou entre les usagers, bref le menu quotidien de la gare. Je parcours ce registre chaque matin à mon arrivée. Mais, de mémoire, aucun enfant perdu ou trouvé dans la gare n'a été mentionné, ni hier ni cette nuit. Pas d'autre disparition signalée que celle, à l'aube, d'une vieille locomotive à vapeur encore utilisée de temps à autres, sur réquisition de la Préfecture, pour des transferts groupés d'immigrés basques ou kurdes en situation irrégulière. Il s'agit sans doute d'un nouveau coup des activistes, mais les services spécialisés de la Préfecture nous ont ordonné de faire profil bas sur cette affaire, et de ne pas vous en informer. »

- « Oui, c'est en effet l'administration centrale qui reprend la main pour la répression et l'interdiction de ces maudites associations bolcho-wokistes de soutien aux immigrés », précise Boisseau. « Et aux républicains espagnols aussi, vu qu'il en arrive encore jusqu'ici. Mais, en fait, je me fous de vos locomotives ! Je note juste, pour ce qui me concerne : pas de signalement d'enfant en difficulté hier à la gare. »

- « C'est cela. Et maintenant, messieurs, si vous le voulez bien, j'ai du travail qui m'attend. Au plaisir donc, cher inspecteur Joseph, de te – et puis zut, non – de nous revoir en des circonstances, disons : plus familiales. Et vous, cher sous-inspecteur Hocine, de vous former à l'usage de la plume Sergent-Major et du buvard, comme vous en avez exprimé le souhait en attendant votre patron. »

- « Un instant, un instant, Bertoux ! », Boisseau le retient-il alors que celui-ci se lève et se dirige déjà vers la porte, comme pour les précéder.

- « Oui, un instant », confirme Marzouki en se grattant la nuque. « Comme l'inspecteur vous en a informé hier au téléphone, nous voudrions bien examiner, en plus de votre registre de liaison – et nous ne doutons pas de sa fiabilité, rassurez-vous, ni de celle de votre mémoire, non – : nous voudrions juste examiner aussi... »

- « ... vos enregistrements de vidéo-surveillance d'hier matin », complète Boisseau. « Vous ne les avez pas encore effacés, dites-moi ? »

- « Bien sûr que non ! Elles sont conservées un an. Et ça bouffe du disque dur, croyez-moi ! »

- « Alors – mais si vous voulez d'abord prendre connaissance du mandat du Procureur, le voici – , alors montrez-nous donc ces bandes, je vous en prie. »

- « A vos ordres, inspecteur Joseph ! », ricane Bertoux. « Et laissez donc ces papiers au fond de votre poche : j'ai déjà reçu la copie du mandat par courriel. Ou peut-être par fax, je ne m'en souviens plus. »

Sur ce, il s'emploie en maugréant ostensiblement à se connecter aux écrans, à réunir les codes et les télécommandes nécessaires au pilotage des opérations. C'est le moment que choisit Marzouki, en voulant se rapprocher, pour se prendre les pieds dans la filerie du téléphone et du fax (ou peut-être de l'imprimante). Après l'avoir rabiboché avec la verticale en le saisissant sous l'aisselle, Bertoux lui verse et se verse une dernière tasse de café tiède, vérifie les branchements malmenés, desserre son nœud de cravate et s'apprête à se lancer dans une série d'explications logistiques.

- « Je vais vous et nous faire gagner du temps », intervient Boisseau. « J'ai étudié vos horaires sur les écrans du hall. Je sais exactement ce que je veux voir : les vidéos des arrêts quasi simultanés du Paris-Toulouse à 10h47 et du Toulouse-Paris à 10h51. Soit dit en passant, votre belle gare de Châteauguérêt peut être fière d'accueillir cet admirable chassé-croisé ferroviaire ! J'y assisterais volontiers, aussi ému qu'au spectacle d'une double arrivée de trains en gare de La Ciotat – je vois, Bertoux, que vous appréciez l'allusion. Marzouki, je vous expliquerai plus tard. En l'occurrence, j'examinerai d'autant plus volontiers ce croisement de trains, hier et sur vos quais, qu'il a eu lieu aux parages de l'heure mentionnée, par deux anonymes différents, pour la disparition de l'enfant. Une disparition dont ils affirment, pour mémoire, qu'elle est survenue dans votre gare. »

- « Eh bien voyons cela ! », s'enthousiasme enfin Bertoux. « Quelques réglages encore... et nous y voilà. »

L'image est grise, mais assez précise. Elle bénéficie en outre d'une innovation technique : l'incrustation, en bas d'écran, d'un dateur et d'un chronomètre. On peut assister, à 10h47, à l'entrée en gare du Paris-Toulouse, qui se purge de quelques voyageurs sur son quai et en absorbe de nouveaux, à peine plus nombreux. S'ensuivent va-et-vient des valises, embrassades d'arrivées et de départs. Mais il est bientôt 10h51, le Paris-Toulouse s'éloigne, et le Toulouse-Paris surgit à son tour, en sens inverse, et s'immobilise sur un autre quai, adjacent au précédent. Il donne lieu aux mêmes transferts de passagers, de bagages et d'émotions.

Au début, Boisseau et Marzouki naviguent à l'aveugle entre trois écrans de retransmission, dont chacun gère en *monitoring* simultané les images produites par quatre caméras. Bertoux, indulgent, leur explique que l'espace de la gare dispose de douze caméras opérant simultanément et en continu, et que chaque quai est quant à lui filmé par deux caméras, une à chaque extrémité. Il leur désigne les quatre quarts d'écrans sur lesquels ils peuvent observer les deux quais qui les intéressent. Les deux policiers finissent par se répartir les images sur lesquelles ils viennent se coller le nez,

demandant à Bertoux qu'il leur passe et leur repasse la retransmission des arrivées des deux trains, des transhumances de passagers – décalées de quelques minutes l'une de l'autre – , les éventuelles interférences entre les deux séries d'événements, etc. Ils ont beau regarder de plus près ou de plus loin, écarquiller les yeux : aucun jeune enfant ne figure au milieu de ces publics en noir et blanc.

- « Pas d'enfant ! », s'exclament-ils.

- « Qui l'eût cru ? », raille Bertoux. « Regardez encore ! Regardez mieux ! »

- « Crois-tu – je veux dire croyez-vous – , que nous faisons autre chose que regarder et regarder tout au fond de ces satanées images ? », grommelle Boisseau.

- « Là, inspecteur Joseph, là ! », l'alerte soudain Marzouki en pointant quelque chose du doigt sur l'un de ses deux écrans. « Voyez, il y a ce jeune homme debout à côté de l'escalier ! »

- « Eh bien oui, je ne vois même que lui. Le train vient de repartir vers Toulouse, le reste du quai est maintenant désert, et puis quoi, mon petit Hocine ? », se braque-t-il contre un Marzouki qui a vingt ans de plus que lui. « Ah mais, tiens, il va vers le téléphone mural, il cherche de la monnaie, c'est ça, il appelle quelqu'un. Serait-ce la police ? »

- « Pas très bavard, en tout cas », commente Marzouki. « Il raccroche déjà. »

- « Oh, mais sur l'écran de mon quai, moi j'ai maintenant une jeune femme. Elle aussi reste seule après le départ du train pour Paris. Elle est descendue du wagon de queue. Elle s'approche. Elle ne téléphone pas, elle, mais elle serre très fort une petite valise entre ses bras. Et voici qu'elle descend l'escalier qui mène au passage souterrain. »

- « Mon jeune gars fait de même ! », alerte Marzouki.

- « Etrange, en effet ! Mais, justement, le corridor dispose d'une caméra à chacune de ses extrémités, c'est une demande spéciale de la police », précise Bertoux avec un clin d'œil idiot. « Je vous sens un peu fiévreux. Alors, si vous voulez y suivre vos tourtereaux, c'est sur ces deux écrans-là. »

Les inspecteurs se plongent bien volontiers dans la suite de l'histoire qu'ils commencent à se raconter. Ils scrutent le jeune homme qui marche vingt pas devant la jeune femme, laquelle le suit sans sembler lui prêter attention. Ils atteignent et gravissent l'un après l'autre l'escalier d'accès au hall de la gare, et c'est fini. Il ne s'est rien passé ! Aucun rapprochement. Aucun signe de connivence. Mais cette indifférence mutuelle est peut-être prévue entre eux, voire même mise en scène. Elle pourrait les rendre sinon suspects aux yeux de qui les observe, du moins dignes de surveillance.

- « Le garçon a déjà téléphoné. Qui nous dit que la fille ne va pas en faire de même dans une heure, depuis une cabine téléphonique en ville ? Ou depuis son portable ? », murmure Boisseau.

- « On n'en sait rien pour l'instant, inspecteur Joseph. Mais c'est une bonne raison pour essayer d'en savoir plus. Voulez-vous bien, monsieur Bertoux, nous montrer les vidéos du hall ? »

Quatre caméras balayent tout l'espace de celui-ci, chacune depuis un coin. Elles zooment de temps à autre, de façon aléatoire, sur tel ou tel guichet, commerce ou recoin.

- « Bingo ! », dit Boisseau. « Je les vois qui s'avancent. Toi aussi, Hocine ? Lui, valise à la main, va vers le snack bar. Elle, sa petite valise dans les bras, vers le marchand de journaux. »

- « Vous croyez qu'ils font semblant de ne pas se connaître, inspecteur ? »

- « C'est là toute la question. En tout cas, ils font tout comme. »

On entend Bertoux ricaner de nouveau dans leurs dos.

- « Ah, les amours de gare, ça me connaît ! », minaude-t-il avant de se mettre à têter sa cigarette électronique.

- « Ça va bientôt vous connaître de plus près encore, Lionel, ce n'est qu'une affaire de zoom », lui répond Boisseau.

- « Moi pas comprendre vous, Joseph », rétorque Bertoux. « A juste titre. Ou peut-être pas », ajoute-t-il, énigmatique.

- « A propos de zoom, inspecteur Joseph », intervient Marzouki, plus rivé aux écrans que jamais, voici un gros plan de notre jeune gars buvant une tasse de café. Mais ça ne dure pas. La caméra se déplace de visage en visage. »

- « Note le minutage, Hocine, au lieu de tant parler. Moi, j'ai juste constaté que notre beau brun est adepte de la mode de la barbe de trois jours, en complément de sa tentative de moustache. Mais on la retrouvera, cette image, pas vrai Bertoux ? Parce que là, ça dézoome. Ah, mais c'est pour mieux replonger vers le buraliste. Voyons sa clientèle. Non, pas elle. Pas lui non plus. Oui, voilà, c'est bien elle, là, avec sa petite valise et, sous le bras, le journal qu'elle vient d'acheter. Joli minois, dites-donc ! Regard clair et confiant, blondeur discrète, mise-en-plies impeccable. Hop, c'est déjà fini ! Note de nouveau le minutage, Hocine ! Et vous, Bertoux, suivez les instructions de mon adjoint et allez m'extraire ces deux portraits instantanés. Voici ma clef USB. Bon, que font maintenant nos deux amis ? Montrez-moi un écran avec un grand angle, s'il vous plait. OK ! Tiens, voici qu'elle traverse le hall et va s'offrir un petit café, elle aussi. Ou un chocolat chaud, enfin peu importe. Bon, ils ne se regardent toujours pas, se parlent encore moins, deux parfaits étrangers, dirait-on. Ou veulent-ils faire croire. Les voilà qui règlent leurs consommations l'un après l'autre. Et qui se dirigent d'un même pas vers la sortie. Bertoux, les vidéos du parvis de la gare, sur quel écran ? Vite ! »

Tout en s'activant devant son ordinateur, Bertoux retient un sourire pendant que les deux policiers n'en finissent pas de mater leurs jeunes présumés justiciables, qui se dirigent maintenant vers la station de taxis, chacun en quête d'un chauffeur différent. Dans la minute qui suit, les deux taxis partent dans des directions opposées.

- « Voilà, fin du spectacle ! Vous en voulez plus ? Du *replay*, comme disent mes parents ? », s'enquiert Bertoux en rendant sa clef USB à Boisseau. « Je suis un virtuose de l'imagerie, comme vous pouvez le constater. Je n'ai d'ailleurs pas le choix, c'est ma hiérarchie qui le veut. Vidéo-surveillance permanente de tous les lieux publics, gares incluses, à toutes fins utiles : c'est le mot d'ordre depuis le début de la guerre d'Algérie. Mais, au-delà des gags répétitifs du FLN, du MNA et autres OAS, c'est bien pratique pour vos services, pas vrai ? La preuve ! Au fait, si je peux me permettre, cher inspecteur Joseph : qu'allez-vous faire de ces deux photos que je viens de vous copier ? »

- « Eh bien, puisque ni vos sorties papier ni votre fax ne sont assez précis ni assez fidèles pour ici nous aider, sachez, je peux bien vous le confier, qu'après vous avoir bien entendu remercié de vos bons services, nous allons de ce pas nous rendre dans les locaux de la Police Municipale. Nous en connaissons bien tous deux le chef, n'est-ce-pas ? Ne le prenez pas mal, mais ils sont mieux outillés et connectés que vous. Grâce à leurs engins, je vais pouvoir expédier par internet ces deux clichés au Siège national spécialisé dans les identifications. Les fruits de vos modestes vidéos, cher Lionel, y seront analysés par confrontation avec celles que produisent les centaines de milliers d'autres caméras de vidéo-surveillance installées sur le territoire national. Analysés par une batterie d'algorithmes qui, 'en temps réel', comme on dit, croisent ainsi des milliards de données visuelles avec celles de la géolocalisation des téléphones portables, et même des cabines téléphoniques, et avec celles des 'réseaux sociaux', comme on dit aussi. Finie, l'ère des 'portraits robots', comme on

disait encore au temps jadis. Ce sont maintenant les robots qui se saisissent des portraits et qui, quatre-vingt-quinze fois sur cent, identifient à notre demande leurs propriétaires et nous fournissent à leur sujet les renseignements dont nous avons besoin. Dans le cas présent, les noms, prénoms, adresses et caractéristiques notables de nos deux jeunes amis. »

- « Ça me semble suffisamment effrayant pour que je ne vous retienne pas », conclut Bertoux en guidant les deux policiers pour de bon vers la porte. « Il est vrai qu'il s'agit, en fin de course, de retrouver un gamin disparu. Et que, dirais-je aussi, le gamin justifie les moyens. »

Il leur serre la main, d'un air songeur. Mais quand, après Marzouki, Boisseau passe le seuil devant lui, il ne peut s'empêcher de lui asséner une tendre pichenette sur l'occiput.

- « Je te souhaite bon courage, gamin ! »

\* \* \*

A fond de train dans le silence électrique de leur deux-chevaux hybride banalisée, Joseph Boisseau et Hocine Marzouki profitent du temps de trajet pour gober les jambon-beurre traditionnellement étiqués et sans saveur qu'ils ont acheté au snack de la gare. Interrogé à cette occasion, le préposé n'a reconnu personne sur les deux photos noir et blanc brandies sous son nez par un Marzouki fébrile et insistant : « Vous savez », a-t-il commenté, laconique, « on voit tant de monde dans la journée... ».

Les voici bientôt rendus au siège de la Police Municipale que dirige Cyril Bensala, l'autre grand-père de Boisseau. Derrière la façade en béton translucide, plusieurs baies vitrées donnent accès, sur deux étages, à des couloirs en équerre, nappés de linoléum, qui desservent des séries de bureaux soudain obscurs. Dans le plus grand d'entre eux, qui occupe un coin au fond du rez-de-chaussée, Bensala accueille chaleureusement les deux hommes dont la visite lui a été annoncée par un SMS de Bertoux. Cette fois-ci, le tutoiement est de rigueur entre Bensala et Boisseau. Les deux trentenaires ne sont-ils pas des quasi-collègues ? Et, locaux ou nationaux, les flics ne constituent-ils pas une grande famille ? Marzouki, quant à lui, en reste cependant au vouvoiement, compte-tenu du grade de Bensala dans l'organigramme municipal.

De petite taille mais trapu, le crâne rasé, le menton glabre, le regard perpétuellement amusé, Bensala est dans la force pétillante de l'âge et il tient à le faire savoir. Il est au courant de la disparition présumée d'un enfant et il entend, dit-il, mettre au service de sa recherche les plus décisifs de ses moyens comme de ceux de ses équipes. Lui aussi est cerné d'écrans de contrôle. Mais, explique-t-il aussi, des séries bien plus conséquentes d'images défilent et sont analysées en continu sur la batterie de ceux qui sont installés dans un vaste sous-sol climatisé du bâtiment. Ici, c'est toute la ville et toutes les communes limitrophes qui sont vidéo-surveillées jour et nuit. Le dispositif est en outre doté de logiciels de reconnaissance faciale de nouvelle génération.

Bensala et ses services bénéficient par ailleurs d'un excellent réseau internet que, après quelques explications et mises au point techniques, Boisseau réquisitionne aussitôt pour envoyer les photos en JPG de sa clé USB au Siège national des identifications, assorties de sa requête, de son numéro de matricule et de son mot de passe.

- « En attendant les réponses, qui ne sauraient tarder, laisse-moi t'expliquer, Cyril, comment nous allons procéder, avec ton concours. Moi, je vais aller faire quelques vérifications en ville, en

fonction des informations que nous allons recevoir, pendant qu'Hocine et toi allez examiner une sélection vidéos d'hier midi et d'hier soir, en activant la reconnaissance faciale. Vous partirez des adresses que je vais bientôt pouvoir vous indiquer et qui sont aussi celles auxquelles je vais me rendre. Il suffira juste... ». Il consulte l'écran de l'ordinateur. « Cyril, on te demande aussi de t'identifier pour accéder sur ton matériel aux résultats de l'analyse des photos. Voilà, merci. Eh bien chapeau, les gars du siège, ou plutôt chapeau à leurs machines ! Regardez-moi ces résultats ! En moins de cinq minutes ! ».

Bensala comprend qu'il convient de s'extasier devant les performances du « national », et il le fait sans barguigner. Les trois hommes se penchent sur l'écran où s'affichent en clignotant, à côté de chacune des deux photos, un nom, un prénom, une date de naissance, une adresse – l'une à Paris, l'autre à Toulouse – et, en quelques mots, le motif vraisemblable des venues à Châteauguéréret de chacun de leurs détenteurs assorti de l'identification et de l'adresse des sites concernés par celles-ci. En l'occurrence : une usine de fonderie automobile en proche banlieue pour lui, la caserne du centre-ville pour elle.

- « De plus en plus étrange », commente Boisseau.
- « Pour ne pas dire suspect », se croit tenu de renchérir Marzouki, en se grattant plus que jamais la nuque.
- « Pourtant, à ce stade, et en l'absence de confirmations... », relativise Bensala, qui semble troublé par sa lecture.
- « Bon, quoiqu'il en soit », reprend Boisseau, « vous démarrerez vos visionnages, comme je vous l'ai demandé, en partant des lieux indiqués. D'abord à partir de midi, puis en fin d'après-midi, disons à partir de dix-sept heures. Tenez, gardez ces photos, à toutes fins utiles. Scannez-les s'il y a lieu, Cyril, pour vous faire aider par tes outils de reconnaissance faciale. Enfin, à toi de voir. Mais fais m'en d'abord des photocopies, je vais en avoir besoin pour mes propres démarches. Les amis, je veux savoir, quand je serai de retour, où ont mangé et dormi hier nos deux jeunes héros, et s'ils se sont rencontrés. Je m'occupe du reste. »

Sur ce, Boisseau imprime les deux fiches d'identification, saisit les copies des photos que lui tend l'efficace Bensala, enfourne le tout dans la poche de son imperméable – un imperméable de flic, comme il se doit – et quitte les lieux, l'air grave mais en sifflotant – nul, pas même lui, ne sait pourquoi – une mélodie urbaine qui ressemble à *Pinball Wizard*, un standard des « trente glorieuses ».

\* \* \*

Parvenu sur le trottoir et constatant que les nuages, sans doute sensibles à l'oubli de son parapluie, ont décidé de mettre fin aux ondées et d'en priver la ville, Boisseau se dit qu'un peu d'exercice lui fera du bien, et il renonce à chercher un taxi. Tout en marchant, il sort de sa poche, déplie et considère les fiches d'identification transmises par le Siège.

D'abord celle de la femme. Lucie Chabrol, vingt-trois ans, célibataire, domiciliée et travaillant à Toulouse. Personnel féminin de l'Armée de Terre (PFAT dans le jargon militaire, se souvient-il). En probable mission pour la caserne à laquelle elle est affectée, puisque l'intelligence artificielle du



Siège a pointé la mention qu'elle doit se rendre dans celle de Châteauguéré. Pour un motif inconnu, protégé par le « secret défense ». Mais professionnel, sans doute.

- « A vérifier », se dit Boisseau. Puis, examinant de nouveau sa photographie : « Mais minois vraiment sympathique, je confirme ! Fiche suivante. »

C'est celle de Charles Delafontaine, le beau moustachu soigneusement mal rasé. Vingt-six ans, célibataire lui aussi – « tiens, tiens ! » –, domicilié à Paris et travaillant en banlieue parisienne. Ingénieur en fonderie dans l'industrie automobile. Mobilisable pour l'Algérie, dans les circonstances actuelles, mais considéré comme plus utile à son poste, en cas de besoins accrus de véhicules militaires – « tiens, tiens ! ». Ceci, de nouveau, selon les données de l'intelligence artificielle qui décrit aussi son présent déplacement comme destiné à une visite d'étude dans une usine de fonderie automobile en sortie de Châteauguéré. Cette information est confirmée par la Chambre locale du Commerce et de l'Industrie.

- « A vérifier aussi, tout de même », se dit encore Boisseau. « L'espionnage industriel et technologique est aujourd'hui plus qu'en vogue dans les pays soviétiques. La guerre froide et la guerre en Algérie font des petits, il faut avoir l'œil ! »

Avoir l'œil ? Mais avoir l'oreille, aussi. Boisseau se remémore la voix du substitut du Procureur qui, sous prétexte de s'informer et de le relancer, l'avait quelque peu sermonné, tôt ce matin au téléphone.

- « La priorité est d'abord d'avoir l'œil sur l'enfant ! Voilà près de vingt heures qu'on vous l'a signalé disparu en gare. Et qu'avez-vous fait depuis lors pour le retrouver, lui ou ses traces ? »

- « Mais comment avoir l'œil sur un disparu ? », avait protesté Boisseau. « Un gamin de six-sept ans, à défaut de ne plus se faire voir, ça peut se faire entendre ! Faire parler de lui, au moins. Or, depuis les deux étranges appels téléphoniques d'hier matin, c'est silence radio. Nul ne semble s'inquiéter de son absence, ni chercher à nous alerter de nouveau. Silence radio, vous dis-je ! »

- « Alors, dans ce cas, ouvrez l'œil mais tendez aussi l'oreille, et plus que jamais ! », avait insisté la voix du substitut.

L'inspecteur Boisseau doit admettre qu'il est en passe de s'intéresser moins à l'enfant présumé disparu qu'à ce couple de jeunes célibataires, bien visibles quant à eux, qui pourraient être concernés par cette disparition. Voire complices ! Voire auteurs ! Par exemple : éprouvés et solidarisés par la guerre d'Indochine au sortir de leurs adolescences, puis par celle d'Algérie au seuil de leurs vies professionnelles, ils veulent brandir ensemble la carte de la vie face à celle de la mort mais se découvrent l'un ou l'autre stériles. Ils désirent cependant « avoir » un enfant pour conforter et légitimer leur vie maritale, se sentir « être » socialement (Joseph Boisseau se dit qu'il aurait pu devenir un excellent psychosociologue...). Ils décident alors de recourir à l'adoption sauvage, qu'ils estiment moins fastidieuse que la procréation médicalement assistée, devenue aussi réglementée qu'elle reste incertaine. Et, peut-être aussi parce qu'ils n'apprécient guère les contraintes inhérentes aux soins requis par les bébés, ils auraient préféré s'approprier un enfant déjà en bon état de marche, vacciné et vigoureux, aux alentours des six ans et scolarisable. Un enfant que leurs opportunités et contingences professionnelles les auraient incités, sans doute avec l'aide d'un tiers, à venir prélever à Châteauguéré, soit à mi-chemin de leurs résidences respectives. Etc.

Bref, l'inspecteur Boisseau délire quelque peu, s'embrouille dans les dates, reconstitue à sa guise les plausibilités, tout en persistant à souscrire aux intentions que lui dictent ses intuitions : ouvrir l'œil, surtout, et tendre l'oreille, certes, mais selon sa propre feuille de route. Laquelle, pour des raisons qu'il feint ou s'efforce d'ignorer, lui semble impérieuse, prioritaire, incontournable. Quasiment existentielle. Oui, Boisseau n'est pas loin de délirer, mais il omet de s'en rendre compte.

La caserne de Châteauguéré forme en centre-ville, autour de la Place de la République, un rectangle stratégique avec la Sous-Préfecture, l'Hôtel de Ville et le Tribunal d'instance (la Basilique, au cœur de la vieille ville, et le Centre hospitalier, sur l'autre rive, ne sont quant à eux guère distants). Un accort sous-officier de permanence s'y trouve réglementairement tenu de confirmer à Boisseau, en tant qu'inspecteur de la Police Nationale, que la veille, un peu avant midi, une jeune PFAT, mademoiselle Chabrol, s'est bien présentée à la caserne. Elle venait déposer au secrétariat du colonel un disque dur et une liasse de plans au dix-millième qu'elle était chargée d'acheminer personnellement depuis la caserne de Toulouse. Non, elle n'a pas demandé à téléphoner à son arrivée. Elle a déjeuné sur place avec les accueillants (et sans doute égrillards) plantons. Puis, en milieu d'après-midi, elle a été invitée à venir présenter au colonel et à son *staff*, plans à l'appui, les différents contenus du disque dur. Elle en a livré à cet effet les mots de passe, guidé les accès et explicité le sommaire. Après quoi, elle a accusé réception des documents qu'elle devait ramener en retour à Toulouse, et quitté les lieux vers dix-sept heures. Elle a dit alors qu'elle ne souhaitait ni dîner ni dormir à la caserne, que son hébergement avait été programmé en amont. Par elle-même, peut-être (« tiens, tiens ! »).

Lucie Chabrol est donc ressortie de la caserne à dix-sept heures. Soit. Rien à redire, *a priori*, à ce stade de l'enquête. Quoique.... D'un jet de taxi cette fois-ci, du fait de la distance, Boisseau se rend maintenant à l'usine de fonderie. Contournant les grondements et les mugissements des cubilots et le vacarme incessant des ateliers d'ébarbage, où « tendre l'oreille » est une gageüre, il se dirige vers le bâtiment plus civilisé des bureaux de la direction et de l'encadrement. Il y demande à parler au directeur ou, du moins, à un ingénieur. Ou encore, à défaut, à être conduit vers un chef d'atelier. Il a décidé de ne pas se montrer exigeant. Bien que monstrueuse en son activité, l'usine n'est pas si gigantesque, et il se dit que la venue éventuelle d'un jeune ingénieur parisien, la veille, n'y sera pas passée inaperçue. Mais c'est le directeur en personne qui descend l'escalier et s'avance vers lui, affable, cordial, attentif surtout à l'inhabituelle venue en ses locaux d'un inspecteur de police.

- « Mais oui, en effet », sourit-il d'un air grave et concentré, « monsieur Delafontaine nous a fait l'honneur et le plaisir de venir passer une bonne partie de la journée d'hier avec nous. Pendant que nous déjeunions ensemble au self de l'entreprise, il m'a confirmé et expliqué que le patron de son usine, qui est une filiale du même groupe que la mienne, l'avait mandaté pour venir examiner nos toutes récentes machines-outils et leur intégration dans nos chaînes de production. Ce qu'il a fait tout du long de l'après-midi en prenant des pages de notes et moult photos. De nos moules en résine compensée vont en effet bientôt sortir les blocs moteurs et les ventilateurs d'une nouvelle gamme de moteurs à hydrogène pour véhicules civils et peut-être – mais 'secret défense', n'est-ce pas ? – » (il sourit en coin d'un air entendu) « et peut-être militaires ! Le directeur que je suis n'en est pas peu fier ! En attendant d'autres développements, c'est peut-être à votre future voiture de fonction que nous œuvrons, cher inspecteur ! », congratule-t-il Boisseau avec une cordialité quelque peu méprisante. « Quant à notre ami Charles Delafontaine, je peux juste ajouter qu'après moult prises de notes et de photos il a hélas décliné d'un air timide une invitation-apéro que lui faisaient ses collègues ingénieurs de l'usine et qu'il nous a quittés vers dix-sept heures trente. Un hôtel lui avait

été réservé en centre-ville par nos soins, et un chef d'atelier qui débauchait à cette heure s'est proposé de l'y déposer en voiture. C'est tout ce que je peux vous dire, inspecteur. Heureux d'avoir fait votre connaissance, et à votre disposition si nécessaire. J'espère que rien n'est reproché à monsieur Delafontaine, qui m'a semblé être un professionnel sympathique et prometteur, bien qu'un peu réservé. »

Après une petite salve de salutations de routine entre les deux hommes, ainsi qu'avec les ingénieurs encore présents, c'est un autre chef d'atelier qui est réquisitionné ce soir par le directeur de l'usine pour ramener Boisseau en centre-ville, et celui-ci lui demande de bien vouloir le déposer devant l'immeuble de la Police Municipale.

\* \* \*

Les énigmes sont des marqueteries, et il faut maintenant rassembler et coller les fragments de la journée et de la soirée d'hier. Mais Marzouki et Bensala font grise mine sous le plafonnier des néons, allumés malgré les baies vitrées pour cause de lumière vespérale paresseuse de novembre. Certes les algorithmes de reconnaissance faciale ont assez vite et bien fonctionné. En vain pour ce qui concerne, aux alentours de midi, les parages de la caserne et de l'usine, et Boisseau en livre les raisons à ses collègues : Lucie Chabrol comme Charles Delafontaine ont déjeuné sur place. Beaucoup mieux le soir, en revanche, s'agissant de la sortie de la première et de son trajet à pied vers le modeste Hôtel de la Gare, et du retour véhiculé du second en ville jusqu'au plus huppé Hôtel du Centre. Mais le souci est ailleurs.

Le souci, pour les trois policiers, est que les vidéos n'ont ensuite rien révélé de très notable. On aperçoit vers dix-neuf heures les deux jeunes gens sortir de leurs hôtels respectifs et rejoindre en flânant la Place de la République, chacun par un coin opposé. On les voit ensuite examiner, sans grande conviction ni l'un ni l'autre, les différents menus placardés en façade. Pour finir, Charles s'offre un restaurant, et Lucie opte pour une brasserie. S'ils dînent à cent mètres l'un de l'autre, ils ne se rapprocheront pas plus de toute la soirée, et se croiseront moins encore. Chacun regagne son hôtel, l'un un peu au nord, l'autre plutôt au sud. La ville est peu animée, à cette heure, et aucun d'entre eux ne songe manifestement à vadrouiller. Tôt rentrés, tôt couchés sans doute, éloignés, s'ignorant, ou faisant toujours mine de s'ignorer. Se téléphonant peut-être, mais les relevés des deux hôtels, contactés, n'en fournissent pas de trace ; quant à leurs portables, la recherche a été lancée par le scrupuleux Marzouki, mais elle ne pourra pas aboutir pas d'ici demain. Après quoi, silence vidéo sur la nuit définitivement tombée.

- « Ne serait-ce pas la mise en scène de ce qu'ils cherchent à nous faire croire ? », veut encore soupçonner Boisseau à haute voix. « Moi, je veux aller jusqu'au bout de cette filature. »

- « En avoir le cœur net », se sent obligé de confirmer Marzouki, en se grattant la nuque.

- « Mais est-ce vraiment une histoire de cœur ? », suggère Bensala.

- « Retournons à la gare consulter les vidéos de ce matin », décide Boisseau.

\* \* \*

Tous trois s'engouffrent peu après dans la voiture de fonction, un récent modèle doté d'un moteur à hydrogène, resté stationné tout l'après-midi dans les parages. C'est peu de dire que Lionel Bertoux n'est guère enchanté de les voir débouler dans son bureau si près de l'heure de fin de son service.

- « Des nouvelles de l'enfant, au moins ? », provoque-t-il.
- « Ne fais pas le malin, Lionel ! », lui lance Bensala en lui serrant la main, puis en lui tapotant amicalement l'épaule.

Tous deux se connaissent bien, et depuis longtemps. Ils partagent pas mal de secrets. Déjà parce qu'ils ont la ville et la gare à l'œil. Plus rien ne les étonne. Pas même le fait que ces deux flics semblent manifestement partis en tangente sur une autre piste que celle de l'enfant. Ni, surtout, que Boisseau ait ses théories, et qu'elles ne passent que par le couple.

- « Alors, qu'y a-t-il cette fois-ci pour votre service, messieurs les inspecteurs ? », s'enquiert Bertoux. « Sachez toutefois que le mien est sur le point de se terminer pour ce soir. »
- « Désolé pour vous. Mandat du Procureur, toujours. Nous voudrions voir vos vidéos de ce matin. Surtout celles des quais, et en commençant par l'heure de croisement du Paris-Toulouse et du Toulouse-Paris. Pour ma part, je ne m'en lasse pas ! »
- « Et moi non plus », confirme Marzouki.

Et voici les quatre hommes qui matent et matent encore (pendant que Bertoux tient à consulter régulièrement sa montre). Ils observent – autre jour, même spectacle – les voyageurs se rassembler et s'apprêter sur chaque quai. Et parmi eux, parfaitement reconnaissables, il y a Lucie Chabrol, toujours aussi sage et jolie, sur le quai du Paris-Toulouse, et Charles Delafontaine, toujours aussi modeste et fier, sur celui du Toulouse-Paris. Ils ne sont pas arrivés ensemble. La jeune femme s'est arrêtée au snack pour se munir d'un grand gobelet, chocolat chaud ou café crème, qu'elle sirote maintenant sur son quai. Le jeune homme a quant à lui acheté un journal, qu'il feuillette et parcourt sur le sien. On les voit ensuite monter dans leurs wagons : d'abord Lucie, avec sa fameuse petite valise dans les bras ; puis Charles, peu après, lorsque son train accoste à son tour. Les deux trains repartent l'un après l'autre, chacun dans une direction opposée. Et c'est de nouveau fini.

- « Et toujours pas d'enfant, ni sur le quai, ni ailleurs dans la gare, ni en ville ni en banlieue », remarque Bertoux, le regard toujours rivé sur sa montre. « Pas vrai, Cyril ? »
- « Mais ce n'est pas très étonnant, pas vrai, Lionel ? »
- « Qu'est-ce qui ne vous étonne pas ? », s'énerve Boisseau.
- « L'absence de l'enfant », répond Bensala. « L'enfant était un leurre. »
- « Comment cela, un leurre ? »
- « C'est une idée qui nous est venue, à Cyril et moi », enchaîne Bertoux, « peu après que nous ayons tous deux reçu, en tant que cadres de la ville, ce télégramme préfectoral qui, entre autres informations professionnelles de routine, nous apprenait la nomination à Châteauguéré d'un nouveau jeune inspecteur de la Police nationale, un certain Joseph Boisseau. Nous nous sommes aussitôt téléphoné, puis rencontré la semaine suivante. C'était inespéré ! Une circonstance dont nous n'aurions pas même osé rêver. Bref nous avons décidé pour commencer de bien veiller sur toi, cela allait de soi. Donc, et surtout, de te protéger dans la prise de tes nouvelles fonctions en ville, et nous l'avons fait à plusieurs reprises, à ton insu. Mais bientôt aussi, et dans ton intérêt, de t'aider à en avoir le cœur net. »
- « Comme dirait l'inspecteur Hocine », se souvient Bensala. « Mais cette fois-ci, c'est vraiment une histoire de cœur. Ou, du moins, ça aurait pu y ressembler. »

- « Bref », poursuit Bertoux, « c'est moi qui ai passé le premier coup de téléphone. Une petite heure plus tard, c'était ma femme qui faisait de même – enfin ma nouvelle femme, ta nouvelle grand-mère en somme, j'aurais dû penser à te la présenter en temps utiles. Pour faciliter le travail de localisation des appels par tes services, nous avons tous deux utilisé une cabine téléphonique proche de la gare. Mais peut-être ont-ils omis de vérifier ce point. »

- « Erreur, ils l'ont fait dans l'après-midi même, et m'en ont aussitôt averti », corrige Boisseau. « C'est même cela qui, déjà orienté par nos deux informateurs anonymes, m'a mis la puce à l'oreille. Et de l'oreille à l'œil, il n'y a pas loin. »

- « Ce matin en effet tu n'avais d'yeux que pour ma gare et pour mes vidéos ! Plus encore que nous l'espérons ! Il s'était donc agi de signaler la disparition d'un enfant sur ton district et d'attirer ton attention sur mon fameux croisement de trains. Autrement dit de t'hameçonner, mon cher Joseph ! »

- « Nous avons dit : pas de tutoiement ni de familiarités », regimbe encore une fois celui-ci, pour la forme et déjà plus sur le fond.

- « Tu avais dit cela, oui... Mais à quoi bon, maintenant ? »

- « De mon côté », relaye Bensala, « j'étais chargé de te faciliter, en début d'après-midi, la fourniture par ton fameux Siège national de l'identité des deux jeunes gens solitaires que Lionel avait déjà reconnus hier matin avec ses caméras. Et qu'il vous a aidés à repérer de même ce matin, Marzouki et toi. Ce qui fut plus facile que prévu tant tu semblais déjà, mon pauvre Joseph, bien plus à leur recherche qu'à celle de l'enfant signalé. »

- « Il m'a suffi de vous laisser vous enfermer tout seuls – toi surtout – dans vos convictions, qui furent bientôt des suspicions », se remémore Bertoux.

- « Mais en examinant les fiches d'identification avec vous », reprend Bensala, « j'ai constaté à mon grand étonnement – et j'en ai aussitôt informé Lionel par SMS – que, si Lucie et Charles avaient conservé leurs prénoms, ils avaient en revanche modifié leurs patronymes. Pour ce qui concerne Lucie, Chabrol n'est que celui d'un bien lointain de mes aïeux. »

- « Et, s'agissant de Charles », complète Bertoux, « Delafontaine est celui de l'un des miens. Quels ingrats tout de même ! », s'esclaffe-t-il amèrement – et Bensala avec lui. « Ont-ils à ce point honte de leur ville natale – peut-être même de leurs pères – pour vouloir aujourd'hui que leurs *alias* ne se manifestent qu'incognito ? Ou, disons, que semi-incognito ? Toujours est-il que tu n'as pu les pister qu'à distance. Tu t'es accroché, avec l'inspecteur Hocine, à leurs seules images, telles que tu les as vues sur mes écrans. Revues en soirée sur ceux de Cyril. Et puis de nouveau, tout à l'heure encore, sur les miens. Je ne sais pas, mon cher Joseph, ce que tu as alors voulu te mettre à soupçonner, puis à croire à propos de ces *alias*, de ces images d'*alias*... Mais voilà, il y a une chose que Cyril et moi devons te révéler. Ou, désormais, te confirmer. C'est ce que tu as vu de tes propres yeux, avec Hocine pour témoin, et que nous avons vu des nôtres, mais que nous savions déjà : tes parents auraient certes pu se rencontrer, ou plutôt se retrouver, spécialement ici dans leur ville natale commune, cela n'arriva pas. Ni autrefois, ni hier, ni aujourd'hui. Autrement dit : tes parents ne se sont jamais connus, pas plus sans nul doute qu'ils ne feront un jour connaissance. »

- « Qui sont alors cette Lucie et ce Charles que nous n'avons cessé d'observer toute la journée pour que vous les appeliez ce soir 'mes parents' ? », demande Boisseau, dubitatif, sur la défensive, dérouté. « Je vous rappelle que je suis chargé de retrouver un enfant présumé disparu, et que j'ai simplement repéré deux jeunes gens suspects à cet égard, rien de plus. »

- « Rien de plus... Et peut-être à juste titre, ou peut-être pas, comme je disais ce matin », réplique Bertoux. « Mais il s'agit de bien autre chose, cette fois-ci, que cette affaire de zoom dont

nous parlions à propos du hall de ma gare et des amours qui y naissent. Car nous devons maintenant te dire le reste, et la suite. D'accord, Cyril ? Bon. C'est très simple. Pour ma part, je suis le père de Charles, né Charles Bertoux, ici-même, à Châteauguéréret. Charles a continué sa brillante carrière d'ingénieur prometteur, à tel point qu'il est parti s'installer à Taïwan, où il dirige une unité de production de moteurs à hydrogène. Autant te dire qu'il faut maintenant aller le voir si on veut le voir ! »

- « Mais vous... enfin tu n'as pas même trente-cinq ans ! », s'exclame Boisseau.

- « Et alors ? », proteste Bensala. « Moi de même ! Et toi aussi ! Et nous sommes pourtant tes grands-pères ! L'état civil, c'est une chose, mais la vraie vie vécue, c'en est une autre ! Pour ce qui me concerne, je suis le père de Lucie, née Lucie Bensala, à Châteauguéréret aussi. Elle est présumée décédée – mais on n'a hélas jamais retrouvé son corps – dans un attentat au plastic commis par l'OAS à Oran, où elle était venue remettre une mallette de documents à l'armée de terre locale. »

- « Nous sommes tous deux, Cyril et moi, originaires de Châteauguéréret » confirme Bertoux. Nous y sommes demeurés en progressant doucement dans nos postes. Ne nous fréquentant pas le moins du monde lorsque nos enfants y sont nés, qu'ils ont suivi leurs scolarités dans des établissements différents, puis qu'ils en sont partis, l'une à Toulouse, l'autre à Paris, avant de disparaître tout à fait, chacun à leur façon. Ni pendant leurs enfances, ni pendant leurs adolescences et leurs jeunesse ils n'ont eu, pour autant que nous le sachions, l'occasion de se croiser, de faire connaissance. Pas plus qu'hier ou ce matin, comme nous l'avons tous les quatre constaté. »

- « Et pourtant vous prétendez tous les deux être les grands-pères de l'inspecteur Joseph ! », s'offusque Marzouki, totalement désarçonné, ne sachant plus à quelle procédure logique se raccrocher. « Et puis, je vous rappelle comme lui que nous sommes en réalité, et en dépit de vos délires, à la recherche d'un enfant disparu. »

- - « Ses grands-pères ? Oui, c'est venu comme cela, sous-inspecteur Hocine », badine Bertoux. « Dès nos premières prises de contact officielles, puis au fil des dossiers que nous avons eu à traiter avec lui, nous avons assez vite constaté que, malgré nos âges similaires, Joseph acceptait volontiers que nous nous comportions avec lui comme ces grands-pères bienveillants et protecteurs que nous avons décidé de représenter à ses yeux. Il avait d'ailleurs évoqué, furtivement, le fait d'en avoir été privé dans son enfance. De même que de parents, avait-il aussi laissé entendre. Mais nous ne voulions pas trop en savoir, Cyril et moi, et nous n'avons pas posé de questions. Sommes-nous certains nous-mêmes d'avoir des enfants, et plus encore des petits enfants ? »

- « Mais après t'avoir bien choyé », ajoute Bensala, nous voulions, encore une fois, 'en avoir le cœur net'. Eh bien, voilà qui est fait, pour toi comme pour nous. Tes parents, ou disons les images de tes parents sur toutes nos vidéos, ne se sont jamais rencontrés, côtoyés, encore moins unis. Ils ont fait comme leurs images dans cette gare, ou du moins sur les écrans de cette gare, et dans cette bonne ville de Châteauguéréret, ou du moins sur les écrans de cette ville : ils sont arrivés, ils ont déambulé, puis ils ont disparu, chacun de leur côté. Entre temps, ils ont fait ce qu'ils avaient à faire, mais ils n'ont pas fait d'enfant. Aucune chance qu'ils aient non seulement eu un enfant, encore moins qu'ils en aient volé, adopté ou perdu un ensemble. Il n'y a pas eu ici de parents, donc pas d'enfant, donc pas d'enfant disparu. Quels que soient nos âges respectifs, tout le reste n'est que leurre sur les écrans, leurre par les écrits. Invention de ceux de l'état civil. »

\* \* \*

Depuis quelques instants, la silhouette de Boisseau, réfugiée sur une chaise, a commencé à se décomposer, à s'effriter.

Voici maintenant qu'elle s'efface et disparaît tout à fait.

- « Inspecteur Joseph ! », se lamente Hocine Marzouki, en se grattant la nuque.

*Haut-Crêt – Paris – Novembre 2024*

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**NOUVELLES**  
**Disparu des quais - 2024**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.  
Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous  
n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier,  
transformer ou faire tout autre usage.

**Courriel de l'auteur** : [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur** : <https://www.frederic-jesu.net>

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2024**

**Paris, 2024**

**ISBN 979-10-394-0671-0**